

**Jordi Canal, *La historia es un árbol de historias. Historiografía, política, literatura*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 2014, 340 págs.**

Jordi Canal, maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris (EHESS), propose dans son ouvrage *La historia es un árbol de historias. Historiografía, política, literatura*, une réflexion sur le métier d'historien à partir de douze articles publiés depuis 1997 dans différents ouvrages et revues.<sup>1</sup> S'il a procédé à un travail d'harmonisation, il a fait le choix de ne pas actualiser la bibliographie afin de laisser chaque texte dans son contexte de production. Dans la préface, il explique le titre: "L'histoire est un arbre d'histoires" emprunté au roman de Mario Vargas Llosa *La guerra del fin del mundo* (Barcelona: Plaza y Janés, 1981) qui attire l'attention sur le fait que l'écriture ou la lecture de l'histoire ne sont qu'une des histoires possibles de ce qui ensuite configure l'Histoire dans sa complexité. Dans les douze chapitres (trois dans chacune des quatre parties), l'auteur insiste sur l'engagement de l'historien envers son métier et l'importance de la qualité de l'écriture.

La première partie ("Historia e historiadores") commence par rappeler les liens étroits entre l'histoire d'Espagne et celle de l'Amérique du XX<sup>e</sup> siècle (chapitre 1, "Por una historia americana de la España contemporánea"). Jordi Canal invite à regarder l'histoire d'Espagne à la lumière de celle de l'Amérique avec, parmi d'autres exemples, la répression de la Guerre civile de 1936-1939 relue au prisme des dictatures du Cône Sud. Il évoque non sans ironie la fascination exercée par le mythe de la révolution et de ses représentants: Fidel Castro et la révolution cubaine, le sandinisme et le sous-commandant Marcos avec les voyages de personnalités au Chiapas mais aussi les migrations vers la péninsule et fait une première référence à Benito Pérez Galdós et à sa récupération littéraire d'une Amérique "perdue".

Il s'attache ensuite au peu d'influence de l'historiographie française au XX<sup>e</sup> siècle en Espagne – en dehors des médiévistes Jacques Le Goff, Georges Duby ou du moderniste Roger Chartier – en partant de *L'étrange défaite* de Marc Bloch (chapitre 2, "Admoniciones, mitos y crisis"). La fin du franquisme a coïncidé avec la perte d'influence française au profit de la culture anglo-saxonne qui s'explique notamment par le recul du français face à l'anglais. La méconnaissance de la langue et l'absence de traductions pendant longtemps ont contribué à ce que la plupart des historiens français soient ignorés des étudiants espagnols jusqu'à un changement à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Les Anglo-Saxons ont dominé, outre la notoriété d'Éric Hobsbawm, la formation auprès de Raymond Carr à Oxford de nombreux historiens espagnols comme Juan Pablo Fusi, José Varela Ortega et Joaquín Romero-Maura y a contribué. Le violent article de Josep Fontana contre les *Annales* et ses attaques répétées parfois personnelles et peu compatibles avec le débat historiographique, expliquent aussi ce manque d'intérêt.

La prédominance de l'histoire militante pendant la transition en raison de l'influence du marxisme a pesé sur les choix de recherche ce que Jordi Canal a vécu

---

<sup>1</sup> Jordi Canal, "Histoire de la Contre-révolution: Guerre Civile, Révolution et Contre-révolution", en L'École des Hautes Études en Sciences Sociales, *Séminaires et enseignements*, 2014-2015 <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2014/ue/351/> [consulté le 1 juin 2015].

personnellement lorsqu'il a choisi de faire sa thèse sur la modernisation politique du carlisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il rappelle le rôle des hispanistes français et anglais et l'évolution après 1975 que Jean-François Botrel a définie comme: "le passage d'un hispanisme de substitution à un hispanisme de coopération". L'hispanisme français, plus social et culturel, a été marqué par les colloques de Pau de Manuel Tuñón de Lara, les hispanistes qui les ont fréquentés ont contribué à développer des axes alors délaissés en Espagne.<sup>2</sup>

En Catalogne, Pierre Vilar a constitué l'exception, Jordi Canal reconnaît son impact mais aussi ses zones d'ombre, comme la fidélité au stalinisme, et il regrette la sacralisation dont il a fait l'objet de la part de certains historiens. L'utilisation du mythe en politique par certains pour étayer leur projet national doit inviter à la lucidité. Il revendique le rôle de sa génération qui a appris d'historiens au-delà de la sphère de la Catalogne et effectivement sa pratique des historiographies espagnole et française complétées par l'anglo-saxonne et italienne lui permet de porter le regard critique qui devrait toujours être celui de l'historien. Le contexte est toutefois différent de celui de ses prédécesseurs quand la face sombre du stalinisme pouvait être encore ignorée.

Jordi Canal revient ensuite sur Marc Bloch qu'il considère comme l'un des plus grands historiens du XX<sup>e</sup> siècle: fusillé à 58 ans le 16 juin 1944 avec d'autres résistants au nord de Lyon, il a laissé une œuvre inachevée (chapitre 3, "Marc Bloch, historiador y ciudadano"). Historien mais aussi citoyen engagé, son parcours exemplaire est inséparable de sa réflexion: soldat pendant la Guerre de 14, professeur à l'Université de Strasbourg alors que l'Alsace a réintégré la France, il y a connu Maurice Halbwachs et Lucien Febvre avec qu'il a fondé en 1929 la revue *Annales d'histoire économique et sociale*. Professeur à la Sorbonne en 1936 et mobilisé en 1939, il a vécu la défaite de 1940; passé en zone libre, il a refusé de partir aux Etats Unis et a rejoint la Résistance.

Deux ouvrages ont été publiés après sa mort *Apologie pour l'histoire et L'étrange défaite*, qualifié de "grande leçon d'histoire", un témoignage écrit en 1940 pour comprendre et pouvoir agir. *L'étrange défaite* représente ce que l'auteur a été: un historien et un soldat en raison des circonstances et un témoin. Marc Bloch ne parle pas en tant que juif, il a toujours affirmé qu'il ne se revendiquerait comme tel que face à un antisémite. Jordi Canal détache l'engagement "citoyen et historien" de ce républicain convaincu qui porte, toutefois, un regard critique sur la III<sup>e</sup> République (1870-1940). Sa défense de la démocratie a fait de lui un combattant et un "intellectuel" dans le sens défini lors de l'affaire Dreyfus. L'auteur fait souvent référence à Marc Bloch et regrette sa traduction tardive en espagnol qui l'a fait longtemps ignorer; cet ouvrage donne la possibilité de le découvrir tout comme Maurice Agulhon.

La II<sup>e</sup> partie, "Historiografía, sociabilidades y exilios", commence justement par une étude sur "Maurice Agulhon: historia y compromiso republicano". Comme beaucoup d'intellectuels de sa génération, il a été membre du Parti communiste pendant 14 ans ce qui ne l'a pas empêché de faire sa thèse avec Ernest Labrousse qui appartenait

---

<sup>2</sup> Ils lui ont rendu hommage dans un le numéro 26 (1997) du *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*: "Dedicado a Manuel Tuñón de Lara", [bhce.univ-provence.fr/docannexe.html?id=150](http://bhce.univ-provence.fr/docannexe.html?id=150) [consulté le 1 juin 2015].

à la SFIO socialiste.<sup>3</sup> Agulhon marque le retour au politique comme forme de sociabilité inséparable de l'histoire des mentalités. Plutôt solitaire et peu sensible aux sirènes des médias, il est resté à la périphérie des nouveaux historiens qui ont occupé le devant de la scène. Sa thèse doctorale, soutenue en 1967 sur la Provence pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> décrit l'ancienne société et l'évolution des esprits en milieu rural et urbain. Il a laissé une œuvre éclectique dont des préfaces à des œuvres littéraires de Flaubert, Zola et Hugo.<sup>4</sup>

La “sociabilité”, terme qu'il a introduit à la fin des années 60, est devenue un objet d'histoire, associé à la vie quotidienne et à la psychologie collective. Entre 1980-1990 le concept s'est étendu chronologiquement, géographiquement, et thématiquement pour se situer à la convergence de plusieurs disciplines un point sur lequel l'auteur revient à diverses reprises.

La réflexion sur le rôle qu'a joué la sociabilité en Espagne depuis la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle se poursuit dans le chapitre suivant (“Historiografía y sociabilidad”). Jordi Canal a publié un premier bilan en 1992, “La sociabilidad en los estudios sobre la España contemporánea”, qu'il a complété en 2002. Un des intérêts majeurs de cet ouvrage est ce regard critique sur l'évolution de l'historiographie et la place croissante de la sociabilité devenue objet d'histoire. Il réfute l'argument de son manque de sérieux comme cela a pu être reproché par certains au travail d'Agulhon sur Marianne, le sérieux n'étant pas dans le sujet mais dans la manière de le traiter. Il cite Alain Corbin dénonçant le “dolorisme” qui ferait de la souffrance des classes populaires un objet d'étude plus légitime que ses distractions.<sup>5</sup> Comme ces historiens, Jordi Canal rejette l'idée d'une hiérarchie des thèmes mais préconise d'associer ces différentes approches pour mieux comprendre le passé. Il s'élève contre l'histoire qui serait sérieuse alors que la littérature serait une simple distraction rejoignant Carlo Ginzburg – une autre de ses références – qui a contribué à décloisonner les disciplines et qui conseillait aux futurs historiens de lire des romans.<sup>6</sup> Marc Bloch avait déjà affirmé la nécessité de satisfaire non seulement l'intelligence mais la sensibilité. Il défend l'interdisciplinarité dont Agulhon est un exemple lui qui a mêlé ethnologie, idéologie et politique... Cependant l'écriture de l'histoire est inséparable d'une réflexion sur celle-ci ce que pratiquent beaucoup plus, remarque-t-il, contrairement aux Français et Espagnols, les historiens italiens.

Cette partie s'achève sur l'exil auquel Jordi Canal s'est intéressé.<sup>7</sup> Une citation de María Teresa León *Memoria de la melancolía* (1970) au début du chapitre 6 (“Exilios y

---

<sup>3</sup> Maurice Agulhon, “Ernest Labrousse, historien social (XIX<sup>e</sup> siècle)”, *Annales historiques de la Révolution française*, 276 (1989): 128-31. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahrf\\_0003-4436\\_1989\\_num\\_276\\_1\\_1246](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahrf_0003-4436_1989_num_276_1_1246) [consulté le 1 juin 2015].

<sup>4</sup> En 2004, un colloque-hommage a été organisé par Annette Becker (professeure à l'université Paris 10-Nanterre) et Evelyne Cohen (maître de conférences à l'université Paris 7-Denis Diderot), *La République en représentations. Autour de l'œuvre de Maurice Agulhon* (Paris: Presses de la Sorbonne, 2006). <https://rh19.revues.org/1722> [consulté le 1 juin 2015].

<sup>5</sup> Alain Corbin et Michelle Perrot, “Des femmes, des hommes et des genres”, *Vingtième Siècle*, 75 (2002/3): 167-76. [http://www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=VING\\_075\\_0167](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=VING_075_0167) [consulté le 1 juin 2015].

<sup>6</sup> Stéphane Van Damme, “À distance de Carlo Ginzburg, une mise à l'épreuve des méthodes de l'histoire culturelle”, *Les Dossiers du Grihl*, <http://dossiersgrihl.revues.org/702> [consulté le 1 juin 2015].

<sup>7</sup> Jordi Canal, Anne Charlon, Phryné Pigenet (dir.), *Les Exils catalans en France* (Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005), et Fernando Martínez López, Jordi Canal, Encarnación Lemus

exiliados en la historia de España”) lui permet de souligner l’importance du choix lexical (*exiliados, desterrados, expatriados, refugiados, emigrados o tranterrados*). Il part d’une conférence en 1942 de Gregorio Marañón exilé à Paris depuis 1936 sur l’influence de la France. Celui-ci avait un projet d’étude des exils espagnols dans l’hexagone que José Luis Abellán a repris (*El exilio español*, 6 vol. [Madrid: Taurus, 1976-1978]). Vicente Llorens exilé à Saint Domingue, Porto Rico puis aux Etats Unis – qui préférait le terme émigration et *destierro* à celui d’exil (p. 161) – s’est chargé du premier tome; Marañón revenu en Espagne peu après la guerre pour reprendre ses activités n’entraîne pas dans son corpus des exilés. Llorens avait consacré en 1954 un ouvrage qui a fait date sur l’exil des libéraux espagnols du premier tiers du XIX<sup>e</sup> annonciateur de l’exil massif de 1939 – *Liberales y románticos. Una emigración española en Inglaterra (1823-1834)* – qui mêlait histoire et littérature et qui a fait découvrir Blanco White. Cela rappelle que les exils ont jalonné l’histoire de la péninsule.

Après l’historiographie, les historiens et les exils, La partie III s’intéresse aux émotions devenues objet d’étude privilégié ces dernières années (“Guerras, política y emociones”), elle commence par un homme politique quelque peu oublié Manuel Ruiz Zorrilla (chapitre 7, “Manuel Ruiz Zorrilla: de hombre de Estado a conspirador compulsivo”). Entré au Congrès à 25 ans en 1858 avec les progressistes, anticlérical, il souhaitait que l’Eglise reste à sa place dans une société libérale et moderne. Après 1868, il a exercé le pouvoir comme ministre des Travaux publics et de l’Instruction, puis comme ministre de la Justice. Président des Cortes, il a renoncé à la compensation financière prévue affirmant ainsi ses convictions. Après l’abdication d’Amédée de Savoie, il s’est éloigné de la vie politique officielle mais, au début des années 1870, il a exercé des charges dans la franc-maçonnerie prenant le nom symbolique de Cavour. Contraint d’abandonner l’Espagne en 1875, il a rejoint Paris où étaient exilés républicains et carlistes avant d’être expulsé en 1877 vers la Suisse. L’obsession de la maçonnerie et l’imaginaire du complot ont obscurci la mémoire d’une vie marquée par les conspirations et l’échec d’insurrections.

Jordi Canal note que l’intérêt pour l’étude des émotions n’est pas nouveau en histoire comme en témoigne l’ouvrage de Jean Delumeau: *La peur en occident* (chapitre 8, “El miedo en la época contemporánea”).<sup>8</sup> La “Grande Peur” de 1789 y est étudiée à partir du travail de Georges Lefebvre de 1932 qui y a vu l’origine des soulèvements et de la nuit du 4 août qui a marqué la fin du régime seigneurial. Son interprétation détachait la peur du complot aristocratique comme vengeance contre le Tiers Etat s’appuyant sur des bandits pour détruire les récoltes avec les risques de famine. Rumeurs et peur ont contribué à créer une sensation d’insécurité. Pendant des décennies, cette interprétation n’a pas été discutée avant d’être contestée par le nord-américain Timothy Tackett qui s’est basé sur des travaux postérieurs et de nouveaux documents qui montrent que l’explication du complot aristocratique à l’origine de la diffusion des rumeurs serait venue a posteriori. Au début on observe seulement l’inquiétude en réponse à l’instabilité et au vide du pouvoir et une peur réelle d’attaques de bandits. Jordi Canal regrette que l’on ait oublié la phrase d’un ouvrage posthume de Marc Bloch *Apologie pour l’histoire* rappelant que les hommes sont les sujets et les

---

(coords.), *París, ciudad de acogida del exilio español durante los siglos XIX y XX* (Madrid: Marcial Pons, 2010).

<sup>8</sup> Jean Delumeau, *La peur en occident (XIV- XVIII<sup>e</sup> siècles)* (Paris: Fayard, 1978).

objets de l'histoire: les remettre au premier plan lui paraît un des grands défis du XXI<sup>e</sup> siècle et la peur reste en ce sens un thème d'étude important.

Autre exemple de relecture de l'histoire: les sièges de Gérone, un élément clef de l'histoire de la ville (chapitre 9, "Gerona (1808-1809), el baluarte sacrosanto de nuestra nacionalidad"), Jordi Canal emprunte pour le titre une expression d'un article de Benito Pérez Galdós et se réfère également aux *Episodios nacionales* particulièrement "Gerona", des "fictions vraies" qui permettent de comprendre le XIX<sup>e</sup> siècle. Saragosse et Gérone – dont la situation stratégique d'accès à la frontière faisait un enjeu – sont restées les plus emblématiques des villes assiégées pendant la guerre contre l'invasion napoléonienne. Galdós est passé par Gérone en 1868, et a écrit cet épisode en hommage à la ville quand il n'était pas encore question de nationalisme catalan. L'auteur note comment les relectures ou l'oubli des sièges de la ville et les commémorations discrètes sont un exemple de la difficile relation des Catalans avec leur passé.

La partie IV "Literatura e Historia" s'attache aux rapports entre littérature et histoire, abordés ponctuellement dans les chapitres précédents et qui depuis déjà un certain temps suscite l'intérêt des historiens.<sup>9</sup> Les auteurs retenus, Max Aub (chapitre 10, "Max Aub, el árbol de Figueras y el éxodo de 1939"), Josep Pla (chapitre 11 "El bizcocho de la literatura: Josep Pla y la historia"), Jorge Semprún (chapitre 12, "La verdad de las mentiras, las mentiras de la verdad: Jorge Semprun, Federico Sánchez y el comunismo"), témoins et acteurs, ont choisi la fiction pour raconter un itinéraire personnel inséparable de l'Histoire.

Jordi Canal cite les paroles prononcées par Max Aub lors de son séjour en Espagne d'août à novembre 1969 qui a été à la base de *La gallina ciega* (1971): "Je suis de passage pas de retour" ("Vengo, no vuelvo"). Sur la route de Cadaquès, en 1969, il s'est arrêté à Figueras dont le château a été le dernier centre du gouvernement de la République en Espagne. Lieu de passage pour la frontière, la ville était en proie au chaos. Trente ans après, il voit une Espagne qui n'existe plus, il a raconté dans ses romans l'étrange impression de marcher sur cette terre qu'il a réinventée sur le papier pendant des années et le contraste brutal entre l'Espagne de ses souvenirs et l'Espagne réelle. Sa déception est grande devant le manque d'intérêt pour cette période des nouvelles générations.

Jordi Canal rappelle la force symbolique du tunnel de la frontière entre la France et l'Espagne pour Max Aub qui l'a franchi deux fois dans des circonstances tragiques: en 1914, chassé de France car de famille allemande, puis en 1939 chassé d'Espagne parce que républicain. Pour Aub, l'on appartient au pays où l'on a passé son baccalauréat et il a choisi l'Espagne et l'espagnol comme langue d'écriture. Entré au PSOE en 1928, il est resté fidèle à son engagement républicain, sa présence à Paris au Service culturel dirigé par Luis Araquistain pour l'Exposition universelle de 1937 a contribué au choix du tableau de Picasso *Guernica* pour le pavillon de la République espagnole. En 1968 au Mexique, dans le prologue du scénario de *Sierra de Teruel*, il a raconté son départ de Barcelone pour Figueras: les bombardements, la dernière session des Cortes le 1<sup>er</sup> février, le discours de Negrin qu'il admirait, l'interruption forcée du tournage et son départ d'Espagne avec Malraux et l'équipe. Terminé en France, ce film qu'il considérait non pas comme un documentaire mais comme un document, n'a été

---

<sup>9</sup> "L'histoire saisie par la fiction", *Le Débat*, 165 (2011/3), <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2011-3.htm>.

projeté qu'en 1945 alors que l'objectif était d'obtenir des appuis internationaux et de sortir de la non intervention mais Daladier craignait de mécontenter Franco et Pétain était ambassadeur à Madrid...

L'accueil de Max Aub en France a été brutal, envoyé dans différents camps jusqu'à celui de Djelfa en Algérie d'où il a pu partir pour le Mexique en 1942. Dans ses textes, la guerre et ses conséquences sont un *leit motiv* comme dans *El Laberinto mágico* qu'Aub qualifie de "mensonge de vérités". Il a été l'un des premiers à chercher des procédés d'écriture pour dire le non racontable des années 1930-1940: *El Cojo* publié en 1938 dans *Horas de España* avec l'exode de Malaga vers Almería puis *El Manuscrito cuervo* où un corbeau prend en charge le récit de cette marée humaine déversée sur les routes. Dans *Enero sin nombre* le narrateur est un arbre et la multiplication des préfixes "de" et "des" évoque la destruction: des éléments pour comprendre l'histoire des hommes.

Le deuxième auteur retenu est Josep Pla, un grand lecteur de récits historiques dont l'œuvre est à considérer "non pas comme source pour l'histoire mais comme élément de réflexion historique". Pla a beaucoup écrit sur les historiens et l'histoire en particulier celle de la Catalogne. A travers la littérature, il a récupéré des matériaux historiographiques pour créer de nouvelles réalités. Jordi Canal met en rapport avec Semprun qui a déclaré "à travers l'écriture on fabrique de la vie" (*L'écriture ou la vie*), un écho de plus qui renforce le lien entre les chapitres. Dans son œuvre, dès l'après-guerre il a récupéré ce qui était "oublié" et livré un combat à partir de la littérature afin de refaire la Catalogne du présent et du futur, participant à un projet de reconstruction du pays à l'intérieur du franquisme dans les années 50.

Le dernier chapitre commence par une citation de *Federico Sánchez vous salue bien* écrit en français en 1993 alors que Semprun avait écrit *La autobiografía de Federico Sánchez* en espagnol en 1977. Il a expliqué que le plus important pour lui n'était pas la langue mais le langage et comment il a dû renoncer à "être" Federico Sánchez, le nom d'une de ses vies. On a là un "roman" rempli d'autobiographie où l'auteur se situe le plus souvent entre le romancier et le témoin. En 1977, à sa publication, le PCE était en quête de respectabilité et la polémique l'a emporté sur l'analyse littéraire. Ce chapitre est aussi une réflexion sur les effets terribles du "mensonge de la vérité communiste", Jordi Canal emprunte l'expression à *La verdad de las mentiras* de Mario Vargas Llosa dont il souligne les points communs avec Semprun. Dans *L'écriture ou la vie* un des plus grands romans selon Carlos, ce dernier s'est interrogé sur le totalitarisme, lui qui a vécu les deux totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>10</sup>

Cet ouvrage original de réflexion sur le métier d'historien et sur l'historiographie au-delà des frontières, en Catalogne, Espagne et France avec les apports anglo-saxons et italien, ce qui n'est pas si fréquent chez les historiens, mêle expérience personnelle et collective. Il permet de comprendre le monde contemporain à travers le rôle de l'historien comme citoyen engagé dans son époque et l'évolution des approches et des emprunts enrichissants à d'autres disciplines et il intègre une réflexion sur littérature et histoire. Il sera utile pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire récente et permettra de faire connaître en Espagne des historiens français dont l'apport est incontestable et

---

<sup>10</sup> Carlos Fuentes, "¿La escritura o la vida?", *El País* (Madrid), 30 de enero de 1996, [http://elpais.com/diario/1996/01/30/opinion/822956410\\_850215.html](http://elpais.com/diario/1996/01/30/opinion/822956410_850215.html).

invitera les historiens à sortir de la dimension nationale ce qui est plus indispensable que jamais.

Marie-Claude Chaput  
Université Paris Ouest Nanterre-La Défense  
mcchaput@u-paris10.fr

Fecha de recepción: 13 de mayo de 2015.

Fecha de aceptación: 22 de mayo de 2015.

Publicado: 30 de junio de 2015.

Para citar este artículo: Marie-Claude Chaput, “Jordi Canal, *La historia es un árbol de historias*. *Historiografía, política, literatura*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 2014, 340 págs.”, *Historiografías*, 9 (enero-junio, 2015): pp. 126-132.

<http://www.unizar.es/historiografias/historiografias/numeros/9/chaput.pdf>